

Gabriel-Pierre Ouellette

FUIR EN ITALIE

nouvelle

isbn 978-2-9818027-4-3

© gabriel-pierre ouellette

novembre 2019

I	3
II	6
II	9
IV	11
V	14
VI	16
VII	21
VIII	29
IX	31
X	38
XI	46
DU MÊME AUTEUR	50

I

À l'aéroport de Naples, il a pris sa valise et franchi les portes d'une salle aux murs gris. Des gens se bousculaient et attendaient des voyageurs qui, comme lui, descendaient d'avion. Il lui a traversé l'esprit que dans cette foule quelqu'un était peut-être venu l'accueillir. Il s'est souri à travers les regards indifférents des Napolitains qui cherchaient un visage connu. Il valait mieux n'être attendu par personne, ce qui les intriguait davantage, si jamais on le remarquait. Sa valise et un sac au bout des bras, il sentit dans sa poitrine ou ailleurs qu'il était un pauvre imbécile et sut dans sa grosse tête qu'il avait au moins l'intelligence de reconnaître sa mentalité de vedette inconnue, méprisée, et pour mériter le mépris, il faut jouer quelquefois à l'imbécile. Alors, il concevait des sottises pour aussitôt s'en moquer. C'était l'humilité de qui se ressaisit à la limite du rêve et de la fumisterie.

Il n'a pas cherché de taxi. Il avait comme philosophie, une fois descendu d'avion, d'utiliser les transports publics comme le tout venant. Il croyait que se confronter au quotidien des habitants moins fortunés, permettait de

mieux connaître la ville, le pays. Il fallait aussi faire des économies de temps en temps, pour compenser les frais de ces vacances à l'étranger.

Il ne trouvait pas le car qui le conduirait au centre de la ville. Il n'a pas trop compris les indications qu'il a demandées à deux personnes, sauf qu'un autocar, le numéro 14, devait passer le long du parking, là, dans cette rue. Il l'a traversée deux ou trois fois, tentant d'apercevoir d'un côté ou de l'autre ce fameux arrêt. Il est revenu près de l'aérogare, ses bagages toujours au bout des bras.

Il devrait donc prendre un taxi et, pour une fois, il y en avait un grand nombre. Oui, mais il avait déjà acheté son billet pour le car, au kiosque de journaux. Il ne pouvait pas changer d'idée. Le sort en était jeté. Il prendrait le car qu'il ne trouvait pas.

Il décida de s'installer près d'un jeune homme qui attendait, assis près d'une guitare et d'un sac à dos. Ils prendraient sans doute le même autocar et, au même

moment, le numéro 14 s'est pointé de l'autre côté du parking, en a fait le tour et s'est arrêté non loin d'eux.

II

Avant Naples, il avait fait escale à Rome. Il en avait profité pour changer des dollars US en liras. Cet argent, comme ses bagages, pensait-il, tout seul dans une grande salle d'attente, n'avaient rien à faire avec un surplus d'âme que les voyages, quelquefois, nous procurent; ils étaient les assises impures de ses vacances. Et à force d'attendre de longues heures, il en arriva à trouver honteux d'avoir plaqué l'âme et la culture à son petit voyage en Italie, et il nia que son odysée aurait une âme. Il éteindrait toute flamme qui aviverait ses appétits de découverte. Il serait comme une ville dans la ville, un mur entre les murs de Naples. Il lui serait impossible de supprimer ses impressions ou ses sentiments, mais il refuserait de planifier la découverte des trésors que renfermerait cette vieille Naples, dont le nom depuis longtemps la faisait mentir. Elle n'était plus Neapoli, Νέα πόλις, la *Nouvelle Ville* des Grecs. Ses richesses lui seraient accordées par surcroît, sans qu'il les voie. Elles s'agripperaient à son corps comme des mortaises et des tenons à une muraille de pierres, de roches et de ciment.

Il ne pensait pas tout cela. J'ai la manie, commune à beaucoup d'écrivains mineurs ou ratés, de penser à la place de mon personnage. De façon plus simple, il décidait qu'il ne lui servait de rien, d'attendre de Naples, qu'elle lui procure des plaisirs ou quoi que ce soit. Il n'avait qu'à chercher à y vivre du mieux qu'il pourrait. Il a même cru qu'il n'aurait pas dû faire le voyage, et l'idée d'une odyssée sans âme, qu'il tenait pour logique ou naturelle, quelques minutes auparavant, lui est revenue à l'esprit. Il était comme un pion dans un jeu, et il se devait de jouer le jeu du voyage. Il l'avait lui-même composé et organisé. Il serait un voyageur sans désir, sans âme. L'âme ne fait exister que le désir des choses, d'un ailleurs; elle empêche l'être de se créer comme essence, avec les choses, n'importe où.

Et le désir corrompait son esprit, et ranimait chaque soir sa passion pour un homme qu'il avait laissé à Montréal, de façon délibérée, un homme qui le hantait avec ses étranges pouvoirs d'exalter sa chair en la refusant, la marchandant, la piétinant. Ils ne s'aimaient pas. Ils se servaient l'un de l'autre. L'un payait et en jouissait;

l'autre aimait l'argent et le ravalait à l'état d'esclave, un esclave qui achetait sa servitude.

Dans sa chambre d'hôtel, à Naples, il aurait voulu se lacérer la peau pour se nettoyer de cette emprise. Elle était enracinée dans sa mémoire, et l'ombre d'un geste, le rappel d'un mot méprisant faisaient renaître le désir de l'anéantissement et du ridicule.

II

Au moment où j’imaginai dans le jardin d’un hôtel, à Taormina, cette obsession persistante du voyageur, un adolescent de quatorze ou seize ans est passé près de moi. Il semblait à la recherche de quelqu’un. Il a longé le mur qui surplombe la piscine et descendu l’escalier qui y conduit, beaucoup plus bas. Je l’ai oublié. Quand il est remonté, il a repris le même chemin et tourné la tête, une tête blonde, vers moi. Son manège me plaisait, malgré tout. Il s’est mis à siffler et il disparut, toujours en sifflant. Je l’avais vu avec sa mère, la veille, dans le même jardin. Serait-il envoyé en éclaireur ? Et si je parlais à son fils, elle serait du genre à se venger... De quoi, me direz-vous ? Demandez aux femmes de votre entourage. Si un homosexuel leur plaît, elles sont prêtes à tout, pour lui rendre la vie insupportable. Reste à savoir si je plaisais à la mère. Je vous renvoie alors au manège du fils.

J’ai continué à écrire. Il est revenu. Je ne sais pourquoi. Je l’entendais siffler. Soudain, j’aperçus sa tête blonde au-dessus de la haie, derrière moi. Il se promenait dans

l'allée centrale du jardin, une allée bordée de courtes haies, de buissons de verdure et d'arbres fruitiers. Il sifflait encore sa mélodie.

Il faisait trop noir pour écrire. Je me suis levé... Il n'était plus là. Pourquoi ne lui ai-je pas parlé ? Souvent, la parole brise un charme éphémère. Pourquoi est-il resté si longtemps, comme pour me hanter ? Il ne pensait à rien, sans doute. Mais pourquoi cela s'est passé au moment où j'écrivais la possession d'un homme par un autre, l'histoire d'un voyageur qui croyait ou du moins espérait s'en délivrer, en devenant le jouet de l'Italie ? Je me suis relu, et j'ai découvert que j'étais moi-même le jouet de phantasmes interdits, pour aller jusqu'à imaginer que l'Italie pouvait remplacer un être de chair et de sang. Rayer ses phrases ? Non pas. Un auteur doit partager les hantises de ses personnages, quoi qu'en disent les femmes qui voient dans les écrivains des proies rêvées.

IV

Quand l'autocar est entré dans les faubourgs de Naples, il s'est cru soudain dans la ville d'Athènes. De hauts et longs murs jaunes, des rectangles où le crépi tombait par plaques. De jeunes garçons portaient des tasses de café ou des glaces sur des plateaux de métal. Des serviettes blanches. De la poussière. Des klaxons. Des yeux se fermaient sur les siens, aussitôt que leurs regards se croisaient.

Au terminus, il a acheté un plan de la ville et pris un taxi qui lui a coûté trop cher, selon lui. Le chauffeur énumérait des noms, lui montrait des places célèbres. Il est resté indifférent. Il s'était renseigné sur tout ça, dans un guide. Les places et les monuments restaient aussi muets qu'au moment où il avait lu leurs noms sur les pages du livre.

Du balcon de sa chambre, il voyait sous de lourds nuages une ancienne forteresse qui se détachait sur l'eau grise du golfe. Plus bas, sur le trottoir, un homme lui a envoyé la main. Il le prenait sans doute pour un des clients de

l'hôtel ou c'était un Napolitain qui, le soir ou le lendemain, lui offrirait de le piloter dans le pays du sourire, et des éternels Night Clubs. Nonchalant, il a refusé cet appel que la ville lui avait inventé. Une fois rentré, il a refermé les portes-fenêtres et pris une douche.

Vers huit heures du soir, il a marché le long de la mer, jusqu'au port. Des jeunes garçons, des jeunes hommes étaient assis sur les parapets; d'autres se baignaient ou pêchaient accroupis sur des blocs de rocher. Le temps était brumeux. On ne voyait pas le Vésuve, qui devait être là, devant lui, de l'autre côté de la baie. Il a pensé à un film où Vittorio de Sica traversait en barque la baie de Monte Carlo pour jouer, tous les soirs, au casino. Il a vu une piscine, un tennis, des voitures qui s'engouffraient dans un tunnel. Il a consulté les horaires des bateaux pour l'île de Capri. Il est monté dans la ville par la piazza del Municipio et il a regardé des affiches de ballets à l'opéra.

Il a dîné ou soupé c'est selon, près de l'eau. Sur les tables, des nappes à carreaux rouges. Le garçon, aux fesses trop larges, avait un air d'Antinoüs. Il était gentil,

et fut encore plus souriant, devant le pourboire de mille lires.

Maintenant qu'il avait jeté un coup d'oeil sur ce port de mer, il y passerait sa première nuit. Il s'est obligé à se masturber, à faire dégorger de sa mémoire le plus de souvenirs abrutissants et humiliants possible, pour réussir à s'endormir et ne plus penser à cet homme qu'il avait décidé de quitter pour toujours.

V

Il s'était imaginé qu'il irait à pied jusqu'au Capodimonte, pour y visiter le château, le musée. Cette visite culturelle se voulait une sorte d'acte propitiatoire, qu'il offrait aux humains voyageurs persuadés d'avoir une âme, afin de détourner de lui, leur juste vengeance, s'ils apprenaient ou lisaient qu'il avait foi en les seuls corps des humains. Mais il n'a pas marché jusqu'au Capidimonte. Il a vu ce nom inscrit sur un autobus, à la piazza del Plebiscito, devant le palais royal. Il y est monté, tout heureux d'avoir réussi à comprendre qu'en achetant une carte, il avait droit à onze voyages dans les autobus orangés de Naples. C'était en 1982.

À chaque fois qu'il arrivait à se débrouiller dans les transports publics d'une cité, il estimait avoir remporté une victoire. Il y gagnait l'impression toute simple, ou simpliste, de faire peu à peu partie des réseaux vitaux de ces agglomérations de palais, de restaurants, d'autocars et d'habitants. Un film, des années auparavant, l'avait initié à de telles expériences, aussi inexplicable que cela soit. À Paris, où il a vécu quelques années, il n'avait jamais

songé à visiter les égouts. Il aurait dû le faire, parce que la poursuite dans ceux de Vienne, au cours du film d'Orson Welles, *The Third Man*, lui avait procuré un plaisir, ou plutôt un sentiment étrange, et profond. Non, il ne s'agit pas des matières inhérentes aux égouts. Il avait découvert que dans de tels labyrinthes, il ne souffrirait pas de claustrophobie. Il avait éprouvé le même sentiment, au sein d'une autre *profondeur*, le métro de New York. Son bruit, sa *fureur*, sa complexité - revoyez son plan ou son schéma *géographique* affiché à toutes les stations -, en même temps que son efficacité presque effarante, du moins les quelques fois où il y était descendu, l'exaltaient. Autant que le personnage voyageur, j'aime les systèmes. Pourvu qu'ils n'aient rien d'idéologique. Si on peut se perdre dans ces méandres, ils n'en conduisent pas moins quelque part, dans un air nouveau, même si insalubre, à des carrefours inconnus, à des destinations souvent imprévues, mais depuis toujours inscrites dans les filets de nos veines et nos artères, nos membres et nos os. Ils sont les échangeurs emmurés de nos hasards. J'arrête ces digressions. Elles ne mènent pas où l'on voudrait.

VI

Le musée du Capodimonte l'a déçu. Même si, dans son italien bancal, il avait reproché au vendeur de billets ne pas lui avoir dit que deux ou trois salles étaient fermées, il l'indifférait ne pas avoir trouvé de plaisir à cette histoire de la peinture, à travers des peintres mineurs. Il y avait bien un Crivelli, deux Greco, des Caravaggio, des dessins de Michel-Angelo, mais ses yeux se fermaient devant ce grand nombre de portraits et une foule de styles qui s'empilaient les uns sur les autres. Les piles avaient formé des blocs, et les blocs avaient érigé un mur.

Vite, que la blancheur et la mer lui ouvrent les yeux! Sur le toit du musée, aménagé en observatoire, il a tenté de se situer par rapport à la mer, et au Vésuve. Une brume de lumière grise avait envahi l'horizon. Naples était enveloppée de brouillard, sans soleil, sans bord de mer. Il a déployé le plan de la ville et, le reportant de façon virtuelle au-dessus des toits, il l'a comparé à la configuration, encore visible plus bas, des murs du château et à celle des jardins, pour réussir du moins à

souçonner autour de lui les points cardinaux et deviner où était la mer dans cet espace muet. L'exercice terminé, utile ou non, il l'a oublié. Il est redescendu à pied, en suivant plus ou moins le circuit de l'autobus qui l'avait mené jusqu'au Capodimonte, comme pour nier à l'avance toute explication rationnelle de son parcours. Il n'avait même pas visité les jardins, dont les guides disaient grand bien. Il se contentait de retrouver la ville, d'y marcher. Quelque chose allait arriver, se déclencher.

À la piazza Dante, plusieurs restaurants ont eu l'heur de lui plaire. C'était sa découverte de la journée. Elle prouve que les pervers sont des gourmands. Plus bas, au milieu de l'une de ces rues étroites, bordées de très hautes maisons, il est entré dans une trattoria où il s'est senti en terrain connu; elle lui rappelait les ταβέρνες, les restaurants de quartier, à Athènes, et il a cru, encore une fois, faire une brèche dans l'univers de Naples. Ses fondateurs étaient grecs, mais cette trattoria la rendait d'autant plus grecque. Ses jeunes serveurs jouaient aux équilibristes avec leurs plateaux de métal remplis de verres d'eau et de petites tasses de café.

- Tu l'as déjà dit...

C'était une fausse brèche, et Naples n'aime pas qu'on se trompe.

Le soir de ce vendredi, il se rend à la gare pour changer cent dollars US en lires. On exige le passeport. Il retourne à l'hôtel, et revient par le même autobus. Le guichetier fait ses comptes pendant quelques minutes, et ne lui change ses dollars qu'une fois terminé le quart d'heure de son café. On se calme. Il monte dans un autre autobus, comme si tous ceux de Naples menaient dans le quartier de son hôtel. Il descend au bout de deux ou trois arrêts. Il ne sait plus où il se trouve. Il marche. On lance un seau d'eau, quelques mètres devant lui. Il se rassure; il croit refaire le chemin qu'il avait parcouru en taxi, la veille, depuis le terminus. Il oblique vers la droite, sûr de lui. Avec des hommes, il attend un autre autobus, qui ne vient pas. Ils sont devant un jardin public, piazza Cavour. Des ragazzi sont assis un peu partout sur les bancs, les pelouses, dans le noir. Ils se déplacent, vont d'un groupe à l'autre. L'un d'eux commence une discussion assez vive avec un homme d'une trentaine d'années, assis sur le bout d'un banc, qui ne veut rien entendre, et finit par se lever. On croit qu'il partira, mais il se rassoit sur un autre banc et se met à fixer le groupe de garçons où est

retourné celui qui l'engueulait. On est à Naples. Dans les films italiens des années 70 et 80. Le souci du détail réaliste. L'autobus n'arrive toujours pas. Des gens s'impatientent. Des jeunes s'éloignent en vespa. Ces garçons sont-ils dangereux ? Surveillés par la police ? Ils parlent français ou anglais ? Il n'y pense plus. Il reprend sa marche vers la piazza del Plebiscito; un vendeur de journaux lui a dit que c'était tout droit. Il va donc droit devant lui. Ce qu'il ne faut pas faire dans une ville, fût-elle la plus géométrique des cités dont les Grecs établissaient le cadastre, aux 7^e et 6^e siècles avant Jésus-Christ, une structure spatiale souvent reprise par les mégapoles d'Amérique. On s'éloigne du centre, quand on suit une droite et, cette fois, il s'agissait d'une réalité antique.

Il s'est enfin retrouvé dans les rues noires de Napoli. Il a failli s'y perdre. Le voyageur a des frayeurs d'enfant, pervers ou pas, surtout la nuit. Il est au coin de la rue que montait l'autobus, ce matin, vers le Capodimonte, et qu'il avait redescendue à pied. Soulagé, il décide de retourner à son restaurant de la piazza Dante. Il demandera ces boules de mozzarella, entourées de panure et de frites, mais craignant il ne sait trop quoi, il se les refuse. Des

clients le reluquent quelques secondes et posent une question au garçon de table qui leur répond qu'ils se trompent. On le prendrait pour quelqu'un d'autre ? Des jeunes hommes, plutôt joyeux, quittent le restaurant et, en passant près de sa table, l'un d'eux lui sourit. Cela lui a suffi pour se croire accepté de tout Napoli. L'imbécillité est une question de mesure. Un parfait imbécile n'aurait rien compris à ce manège ou ne l'aurait même pas remarqué; un imbécile léger voit dans un sourire toute la mémoire du monde, les désirs de la nuit et des promesses de victoire. Le nôtre est un raisonneur. La mémoire du monde, les désirs, les promesses qu'il prêterait, et donnerait à ces garçons, il s'en exclut sur-le-champ en leur souhaitant *Buona Notte*, un peu comme s'il était le père de quatre enfants et un mari comblé. Il a tué le mystère. Naples ne bouge pas. Il y a encore des relents d'essence, piazza Dante.

VII

Le troisième jour, il quittait Naples, pour une journée à Paestum. Si les temples grecs le laissaient de plus en plus froid, il avait l'espoir de les découvrir à nouveau dans les ruines de la Grande Grèce. Et à l'homme qu'il voulait oublier, il avait promis un souvenir de Paestum.

Le train, arrivant de Rome, est entré en gare avec cinquante minutes de retard. Il était bondé. C'est debout qu'il entrevoyait, par les portières vitrées, les paysages de l'Italie du sud et qu'il partageait beaucoup plus qu'il ne l'aurait pensé, l'intimité de ses maisons, de ses chambres, de ses cuisines où trônaient de petits téléviseurs noirs sur une tablette près du plafond, tout au long des villages traversés par la voie ferrée. On profitait du samedi pour faire des réparations aux fenêtres ou sur le toit, laver l'auto ou s'allonger sur des chaises longues déglinguées, n'importe où, dans l'air poussiéreux et poisseux d'un soleil gris.

Il a échangé des propos banals, en français, avec un jeune professeur de littérature, sur l'avenir de l'archéologie

gréco-romaine. S'il ne voulait rien préciser ou définir, son interlocuteur voulait, lui, élaborer dans un français incertain une définition des plus techniques de l'épigraphie et donner une fonction exacte à ses spécialistes, dans le cadre des études anciennes, en plus de commenter la conversation en napolitain avec un ami, à deux ou trois portières plus loin. Le train n'en était pas moins bondé. On se marchait sur les pieds, dès qu'on s'avancait d'un millimètre pour mieux entendre ce que l'adversaire expliquait ou contestait. Ils se sont dit *Au revoir*, à Paestum. Le professeur continuait plus au sud et, comme il avait découvert avec étonnement que notre voyageur avait quelque connaissance de l'allemand et que lui-même en possédait des rudiments, il l'a salué d'un *Gute Reise*, en agitant la main, debout à la portière.

En traversant l'autre voie ferrée, il s'est demandé s'il lui avait souhaité *Buon Viaggio*. Il est entré quand même dans la petite gare, pour se renseigner sur les heures des trains pour Napoli. Il y retournait, le soir même.

Une belle route, droite, bordée de quelques cèdres, menait de la gare au village. Il marchait content, dans un

monde d'odeurs et de champs moissonnés. Il respirait. Ce serait bon d'avoir la tête pleine des temples doriques de Paestum. L'univers s'ordonnerait dans sa tête selon le passé des dieux, des architectes et des sculpteurs grecs et, cette nuit, son esprit se confondrait aux rues de Naples, s'adaptant à leurs méandres rapatriés, les assujettissant à la règle d'or. Un ordre illusoire. Mais qui sait ? Tout irait bien. Il rencontrerait l'homme de sa vie. À Dieu, rien n'est impossible, n'est-ce pas ? Un jeune dieu s'avancerait dans la gloire du midi, samedi, le 31 juillet 1982. Il était revenu sur terre, en Italie.

Il aperçut la façade de l'un des trois temples. Il a fermé les yeux, comme on se détourne d'un beau visage dans l'espoir d'en refaire souvent, sinon toujours, la découverte. Il a cherché l'entrée du parc archéologique et commencé la visite des ruines de la ville gréco-romaine. Il n'a pas retrouvé le beau visage qu'il avait cru entrevoir. Il n'y avait rien à penser de ces lieux jadis sacrés ou religieux... Non. Il y avait tout à penser sur eux, ne serait-ce que définir le sacré ou le religieux selon les anciens Grecs, mais rien à en faire, à moins de les arracher du sol comme le voudraient d'autres pensées qui se cachent et se taisent, de nos jours, sous des prétextes voilés.

Il marche sur leur entablement, tourne autour de leurs colonnes - on le permettait, en 1982 -, suit des yeux les trajectoires de leurs lignes de fuite. Il aperçoit avec un certain plaisir les amphores se découper entre les contours des colonnes et des chapiteaux, dans le bleu du ciel. Un album de photographies lui avait appris à regarder un temple grec. Les livres, toujours les livres.

Lui qui s'était promis de ne rien provoquer, il s'est éloigné un peu des monuments pour en prendre, se disait-il, la juste mesure. Mais encore, il n'y trouva rien à penser. Une sorte de masse inutile, jetée là comme par hasard.

Y aurait-il dans vingt siècles des attroupements de touristes autour de nos églises ? Quelle apparence auront leurs ruines ? Les Grecs ont bâti du solide. On dira qu'il a fallu rempiler les uns sur les autres les tambours des colonnes, mais à Paestum, comme à Agrigente ou, dans le Péloponnèse, à Bassai, ces masses de pierre poreuse ou de marbre cannelées semblent avoir surgi telles quelles, quand on les a retrouvées, couvertes de végétation,

enfouies qu'elles étaient dans la terre, les gravats. Du solide pour leurs dieux. Serait-ce là, ce qui parfois nous émeut ? Des élancements de pierre découpée dans un minimum de courbes et de droites. Une organisation de masses repliées sur elles-mêmes, mais tendues au point d'être retenues sur terre par le rectangle des abaques et par les chapiteaux des colonnes, en forme d'offrande. Cependant les toits, l'autre masse qui freinait leur élan vers le ciel, leurs toits sont disparus. Les frontons absents ou massacrés ne savent que penser des métopes, des triglyphes, des architraves, de ces mots qui peuvent troubler la vue.

Peu de pierres retiennent encore sur le sol les fûts des colonnes, ces dames en longues robes étroites à cerceaux. Tristes sous la pluie et lasses sous le soleil, elles jouent aux quatre coins avec les touristes et les spécialistes, jusqu'au jour où elles banderont leurs ressorts, feront voler en éclats leurs marchepieds, leurs lourds bandeaux, et se projetteront au ralenti vers le ciel, dans une lumineuse poussière d'ocre et de bleu.

Un jeune touriste français lisait doctement à ces amis, devant les morceaux préservés du pronaos, les informations du *Guide bleu* sur la construction du temple dédié à Héra, l'épouse de Zeus, et le voyageur s'est amusé à le transposer dans la caverne des dieux égéens avec, à la bouche, un phallus titanesque et, dans le coeur, des yeux pour voir. C'est à sa voix, soudain plus grave, qu'il perçut que ce garçon avait compris tout à coup que le temple était devant lui, et non dans le livre.

Il le savait et le sentait avec force, ce dictionnaire du sacré disparu qui macérait au plus profond de son âme hérétique - elle qui n'existait pas pour lui - n'arrêterait pas la marche immobile des trois temples de Paestum. Il n'apportait pas, non plus, de solution à l'énigme de leur présence jusqu'à ce jour, éternelle.

Les Grecs des temps anciens préféraient des monuments sacrées, fermées à tous les horizons, avec de lourdes portes qui cachaient le plus souvent, aux yeux des mortels, d'énormes statues ornées ou couvertes d'ivoire, d'or et d'argent. Ils n'ont jamais vu et n'ont donc, jamais pu aimer ce que nous aimons de leurs temples. Ils n'ont

jamais bâti des ruines, et nous admirons ce qu'ils n'ont
jamais pensé édifier. Nous admirons l'oeuvre du temps.
Faudrait-il, dans sa vie, se consacrer à dresser ce qui
résistera au temps et ce que le temps saura embellir ?



À ce moment, il entendit les cigales. Une dame lui a demandé de la photographier avec son mari devant le temple de Poséidon. Derrière eux, le soleil frappa en son milieu une cannelure creusée dans une colonne, de haut en bas de ses tambours. Il était midi. La pierre les suppliait d'apposer leur main, toute leur main, la paume et les doigts sur elle, sur ses pores. On la touchait, mais du bout des doigts, sans ouvrir sa peau sur la sienne; c'étaient des amours de passage. Dans l'avenir, les corps, comme les pierres antiques, chercheront à assouvir leurs désirs en s'approchant, comme une main, de la peau des autres corps. Cela était, du moins, la seule obsession du voyageur, quand il n'avait pas encore découvert à quoi servaient les hideux organes de reproduction.

VIII

Il est midi.

Je vois l'église ouverte. Il faut entrer.

Mère de Jésus-Christ, je ne viens pas prier.

Je n'ai rien à offrir et rien à demander.

Je viens seulement, Mère, pour vous regarder.

Vous regarder, pleurer de bonheur, savoir cela

Que je suis votre fils et que vous êtes là.

C'est le mot de *midi*, qui m'a rappelé ces vers de Paul Claudel, au début de *la Vierge à midi*, dans ses *Poèmes de guerre*. Je l'avais récité au collège de Mont-Laurier, lors d'une séance de ce qu'on appelait, je crois, *l'Académie*. J'avais dix ou onze ans. Ma mère adoptive - je ne savais rien, à l'époque, de cette histoire d'adoption - m'avait fait répéter; elle avait suivi des cours de diction et peut-être de théâtre, après des études chez les soeurs de Ste-Anne, à Lachine, sur le fleuve Saint-Laurent, au sud de Montréal. On s'étonnait, si ma mémoire est bonne, de l'audace de Claudel et de la facilité avec laquelle il passait du vers libre à l'alexandrin; aujourd'hui, ou jadis, je ne sais, j'aime que les rimes tiennent le coup, comme

dans les deux derniers vers, où le *cela* du vers de treize syllabes rime, et d'une façon presque effrontée, avec le *là* de l'alexandrin suivant. Ces rimes, d'ailleurs, supportaient la mémoire du garçon de 10 ou 11 ans.

Je prête à mon voyageur mes propres réflexions sur le temple grec, et je précise que cette référence à la Vierge ne concorde ni avec mon incroyance ni avec la pensée du personnage. Cependant, en tentant d'être le plus objectif possible sur ce terrain des *religions* comparées, je trouve presque effarant que ces temples grecs, ouverts à tout vent, soient si étrangers à l'univers qui se développe dans le poème de Claudel, entre autres, parce que ces ruines, en tant que grecques, n'imposent aucune parole, à moins d'y transposer ses croyances personnelles. Et s'adressait-on de façon aussi intime à l'Athéna de Phidias, dans le Parthénon ?

Il sera plus simple de conduire le voyageur à la mer, sur la côte occidentale de l'Italie.

IX

Il avait mis dans son sac un maillot et une serviette de plage. Ce serait son premier bain de mer, cet été-là. Mais il la cherchait, la mer! Les temples sont rarement édifiés sur ses rivages... Et il ne savait plus quoi penser des maisons à colonnes. Vaudrait-il mieux ne rien dire sur les anciennes demeures des dieux ? Il fallait les regarder, garder pour soi tout ce qu'on aurait appris sur elles, et peut-être n'en rien savoir, si on ne peut tout en connaître. Les détails que les *guides-papier* nous apprennent, brouillent la vision de l'essentiel : les pierres qui restent, les colonnes qui tiennent encore debout et qu'on a pu *remonter* avec les tambours et les chapiteaux qu'on a pu trouver. Je me répète.

Un enfant pleurait. Un enfant se lamentait. Son père le gifla. L'enfant s'est assis plus loin sur les marches d'un temple, en plein soleil, entre deux colonnes. Il était encore midi. Le petit garçon continuait à se plaindre, à crier. Le père, qui parlait français, le menaça d'une autre gifle. La mère admirait l'architecture virtuelle de l'autre temple. Le garçon était rouge de colère, rouge de soleil. Il

n'en pouvait plus. Il reçut une autre gifle. Sa mère s'est approchée, l'a amené à l'écart. Elle lui a parlé de l'ombre des colonnes qui s'allonge sur le sol, de l'heure du midi jusqu'au coucher du soleil. Le père était disparu. Elle a précisé qu'au matin, l'ombre du temple s'étendait sur le côté opposé au soleil, se resserrait au point de presque s'évanouir, à midi, et se déploierait à nouveau dans l'après-midi, pour se fondre à la terre, la nuit venue. Son fils l'avait peu à peu écoutée, et il se souvint de l'ombre portée par le mât du drapeau, dans le jardin rempli de fleurs, à la maison, là-bas, en Norvège. Il s'est remis à pleurer. Le père, avec un appareil-photo, tournait autour d'une colonne d'angle, la visant de chaque côté ou se demandant quelle serait la meilleure prise.

La mère entrait dans la boutique de souvenirs avec son fils. Notre voyageur, démolisseur de temples, a demandé, en riant, où était la mer.

- C'est pour vous baigner ?
- Oui. Il y a une plage ?
- Vous avez une voiture ?
- Non. C'est si loin ?

- Attendez. On pourrait vous y conduire.

Le mari arriva derrière eux. Il a dit à sa femme qu'elle compliquait les choses, comme toujours. La plage n'était pas si loin. Ce jeune homme pouvait s'y rendre à pied, s'il le voulait. Un peu confuse, elle a expliqué que s'ils devaient aller chercher Marianne, elle croyait que... Le voyageur eut presque honte de vouloir se rendre à la mer. De toute façon, a-t-il dit, c'est à pied qu'il préférerait y aller. L'enfant les regardait. Il ne pleurait plus. Et le père, qui semblait avoir tout prévu, sortit d'une poche de sa veste, une carte avec la photo et le nom d'un camping. Là, il trouverait la mer.

- Vous allez tout droit pendant deux cents mètres, et vous tournez à gauche. En vingt minutes, vous serez sur la plage.

En marchant les deux cents mètres, en tournant à gauche et en cherchant la mer du regard, il se disait qu'elle logeait maintenant dans les campings ou, impossible à atteindre, en bas d'une falaise. Mais de là-haut, vous avez un point de vue admirable sur la Méditerranée. Elle est aussi sous les avions, le long des autoroutes, des voies ferrées, à travers les glaces des portières.

Après s'être arrêté dans un restaurant où il a pu déjeuner (dans un autre, il fallait résider à l'hôtel), il s'est risqué à marcher vers la plage, devant un bar où un écriteau indiquait qu'elle était réservée à ses clients. Il ne regardait personne. Il regardait l'eau de la mer, un peu plus loin. Il avançait sur un trottoir étroit, fait de lattes de bois, au milieu d'un sable éclatant de blancheur. On l'épiait, on le suivait, il le sentait. Il a enlevé ses sandales et, après les rangées de chaises longues en coutil bleu, il a longé le rivage, en foulant le sable chaud. Il cherchait l'endroit le plus retiré possible, le plus près des limites de l'autre section privée, celle du camping. Il a enlevé son t-shirt, étendu sa serviette de couleur violette, l'a reprise pour s'en entourer, se débarrasser de ses shorts, se glisser les jambes dans son maillot, et l'a replacée sur le sable, pour s'y coucher de tout son long, la tête sur ses vêtements roulés en boule. C'est long se déshabiller et s'installer enfin sur une plage. Il avait aussi vu, du coin de l'oeil, sur les lattes de bois, un jeune homme, short blanc et chandail bleu, longues jambes bronzées, marcher vers la mer, s'avancer vers lui, l'air de rien, et s'en retourner. Il se dit que son allure paisible, le coin discret

qu'il avait choisi et, malgré tout, sa calme assurance avaient découragé le *bagnino*, qui devait avoir eu l'idée de lui refuser l'accès à la mer, et en avait été dissuadé par la suite. Il ne pensa pas une seconde qu'on voulait lui offrir chaise longue et parasol, moyennant la somme de trois ou cinq mille lires, et comme on le voyait préférer le sable, on avait temporisé...

Étendu au soleil, devant la mer, pour la première fois de l'été, il pestait contre les plages privées qui l'obligeaient à de pénibles combats mentaux, pour en arriver à prendre sur lui et ignorer leurs règlements.

Il s'est pourtant plongé avec délices dans les eaux de la Méditerranée. Elles le portèrent quelques minutes, l'enveloppèrent aussi longtemps qu'il l'a voulu, et ne l'ont pas plus retenu, qu'elles ne l'avaient appelé. Il s'est laissé sécher, s'est rhabillé et s'en est retourné, les pieds nus, le long de la grève durcie par le ressac de la mer, jusqu'à la route de Paestum. À quelques pas, il ne reconnaissait rien autour de lui; il avait pris la mauvaise direction. Il avait de plus en plus chaud; il le sentait, et savait, qu'il aurait un coup de soleil sur la nuque; il avait

aussi mal à la tête. Revenu sur ses pas, au moins pendant cinq minutes, il ne comprenait pas comment il avait pu se tromper. En revoyant une maison et un panneau publicitaire qu'il avait remarqués, en allant de la gare à Paestum, il a su que dans une heure environ, il y serait, sur le quai.

Il a acheté une pêche d'un paysan qui vendait des fruits sur le bord de la route. Dans un champ, des femmes et des garçons battaient du blé. Le paysan a voulu engager la conversation; quand il a compris qu'il n'avait pas affaire à un Italien, il lui a offert une portion de pastèque. Le voyageur n'avait plus envie de la pêche. Il l'a mise dans son sac, sous sa serviette de plage, et s'est assis, pour manger la pastèque, sur le bord d'une canalisation en pierre qui longeait les champs et le chemin. Il y coule à ciel ouvert de l'eau fraîche où flottent souvent des feuilles et des pétales de fleurs; il s'y est lavé les mains.

Il salua le paysan qui lui répondit à peine, et il a repris la route étroite, en évitant les voitures qui passaient à une vitesse folle. Elles étaient encore plus nombreuses et plus agressives qu'à l'heure du midi. Souvent, lorsque deux

autos se croisaient, il devait s'arrêter et se coller aux herbes et aux branches qui bordent le chemin.

Arrivé à la gare, il a attendu le train qui, cette fois encore, il le savait maintenant, serait en retard d'au moins une heure. Deux ou trois fois, il s'est endormi sur un banc. Il a bu une bière. Il a vu et regardé trois jeunes Italiens. L'un d'eux était très beau; un deuxième lui a fait, de loin, ce qui lui parut une proposition ou une moquerie. Ils sont montés dans le train qui allait plus au sud.

X

Le sien arriva bondé. Il est resté debout durant une bonne heure, devant deux banquettes où une des places était occupée par le sac à dos d'une grande et forte fille blonde. Il ne comprenait pas que personne n'en tienne compte. Ni les vieilles femmes, elles aussi debout, ni le contrôleur des billets ne lui en ont fait la remarque ou je ne sais quoi. Un jeune italien la dévorait des yeux; la plupart du temps, elle somnolait. Quand il a pu s'asseoir, il n'y avait plus que la fille, le sac et lui dans le compartiment. Le garçon restait debout à la regarder.

On longeait la côte amalfitaine. Ce n'était que tunnels, précipices, flancs escarpés de montagnes couvertes d'arbres et, quelquefois, une échappée sur la mer. Une Italie qu'il ne connaissait pas, qu'il n'aurait même pas imaginée. Elle lui rappelait la Bavière. Mais il n'y a pas de mer en Bavière. Que de choses inexplicables en ce monde. Et sans importance, diront les gens sains d'esprit.

Il commençait à faire nuit. Il a trouvé un compartiment où il n'y avait personne. Une fois assis, il a entendu le

jeune italien parler à la blonde; ils conversaient en allemand.

Il était seul. Le voyage était long, ponctué de nombreux arrêts, mais il se sentait bien. Il n'était plus debout et il se passait quelque chose. Qu'allait-il encore inventer ? Que le train avançait, bougeait. Et la destination était précise, inéluctable. Naples. On arrêtait quelquefois entre deux stations, pour permettre le passage d'un express. Il se levait et, la tête dans la fenêtre ouverte, il regardait la nuit ou un mur de pierres qui bordait la voie.

On longeait la mer. Des vagues grises se brisaient sur des blocs de pierre noire. Des odeurs de marée se mêlaient à la poussière humide. Le cadre métallique de la fenêtre était poisseux. Il y appuyait les avant-bras, d'abord avec réticence, s'y habituaient, et n'y pensait plus. Un vent chaud l'échevelait.

Un homme s'était assis devant lui et l'avait regardé d'une étrange façon. Il était laid, mais semblait prêt à tout. Comment cela pourrait se passer ? Ici, dans le

compartiment ? Impossible. Trop de monde aux alentours. Plus tard, à la gare ? Il habitait peut-être à deux pas. On verrait bien. Il ne le désirait pas, mais il aurait voulu une aventure. Serait-ce de la perversité ? L'homme s'était levé et appuyé à la fenêtre. On avait encore été aiguillé sur une voie d'évitement. Il n'y avait plus de vent. La chaleur glissait sur les corps comme une huile sèche. On entendait des criquets. La mer était noire. Au loin, les lumières de Naples. Il s'était levé, lui aussi. Il évitait de toucher du coude, le bras de l'autre. Il s'est penché hors de la portière. L'odeur d'huile mêlée à celles de la poussière et du mâchefer lui rappelait ses voyages en train avec sa mère, quand il avait cinq ou six ans.

On est reparti. On a repris de la vitesse. Il se rendit compte qu'il avait le golfe de Naples sous les yeux. Il discernait à peine, au loin, l'autre rive illuminée. De temps en temps, on passait au-dessus de terrasses ou de plages éclairées où paraissait régner le plus parfait des bonheurs. Tout à sa juste place. Pour plusieurs, c'était le début des vacances, et ils étaient arrivés à destination. Ils s'installaient pour dîner, souper ou boire, et commençaient à être heureux.

Le train filait à toute allure. Naples devenait un havre de paix. Comme si quelqu'un l'y attendait. Pas cet homme au regard absent et vicieux, mais le jeune homme le plus beau du monde, le plus parfait, le plus intelligent et il faut ajouter, le plus compréhensif. Il faillit se mettre à rire. Il s'est permis de sourire à la nuit pour qu'elle lui pardonne sa niaiserie. Personne ne l'attendait, mais il était heureux de revoir Naples, de la façon mystérieuse qu'ont les trains de s'insinuer, la nuit, dans les faubourgs d'une ville, le long de ses rives, au-dessus de ses rues, avant de s'arrêter, comme s'ils le devaient de toute éternité, au beau milieu des avenues, des automobiles et des gens, tout près d'un kiosque à journaux qui vous offre les nouvelles du jour et vous fournit le plan qui vous permettra de vous retrouver dans le quartier historique de la *cittá*. On s'est arrêté à une gare. Des gens descendaient, attendus par un groupe d'hommes et de femmes. On riait, on parlait; une nouvelle vie commençait, ici aussi; c'était toujours et encore les vacances du mois d'août.

Quand il s'est rassis, son regard croisa celui de l'Italien, devant lui. Il n'avait qu'un geste à faire ou quelques mots à dire, pour vivre une aventure dangereuse, du moins durant les appréhensions qu'elle lui fournirait. Il a détourné les yeux. D'autres choses l'attendaient, sans qu'il sache à quoi il pensait. Il s'est relevé. Le rythme et le grondement des roues contre les rails; le vent sur ses yeux à demi fermés. Dans ses cheveux, l'air marin. Les lumières des wagons et celles de la ville. Le ressac des vagues, parfois une odeur de varech ou de poisson; sa peau encore pleine de sel, enduite d'une fine poussière. Ce qu'il voyait et ce qu'il ressentait dans ses muscles et son sang faisaient un tout avec lui et Napoli.

Comprendre pourquoi ce retour à Naples prenait autant d'ampleur et même de sens, ne fit qu'effleurer son esprit. Il s'est redit que Naples était belle. Il fallait y arriver, la nuit, par le sud, en longeant la mer. Vous ne voyez que les reflets du ciel et de la mer, le scintillement de pâles halos lumineux et, en plus noir, contre les nuages, les collines de la ville où un lit vous attend après une journée exténuante. Ce lit, cette sécurité ne jouaient aucun rôle dans son plaisir, qui était de traverser la nuit, longer la mer et lever le nez au vent, comme un jeune chien. Il

concéda qu'il faisait mentir ses théories sur la lente absorption d'un pays par le voyageur. Il aimait foncer à toute vitesse - et que cela dure longtemps - à travers un pays qu'il ne connaissait presque pas. Voilà peut-être aussi, pensait-il, la raison de son euphorie. Il venait de Paestum, qu'il connaissait à peine, mais se dirigeait vers Naples qu'il avait parcourue depuis déjà deux jours et appris à aimer. Et ce n'était pas le golfe qui était superbe - et d'ailleurs, il fait nuit, que peut-on en voir ? -, c'était de se sentir si bien, tout à coup. La vitesse du train l'empêchait de s'attarder aux détails insignifiants et ennuyeux. Elle reportait sur le paysage obscur, sa félicité intérieure.

Et que faire d'autre que de regarder les mouvements du vent, de l'eau et de la terre, dans l'espace et les lieux que la lumière du soleil et les nuits nous proposent, selon les hasards de la vie ? Son corps l'a ramené à plus de simplicité. Il était emprisonné, et s'y plaisait, dans un train en mouvement. Il songea à cet homme qu'il avait laissé au Canada, à ce jeune homme dont, durant des nuits d'alcool et de drogue, il aurait souhaité être le prisonnier. Il l'aurait attendu à toute heure du jour et de la nuit, enchaîné dans un coin, les yeux creux, la barbe

longue, sale, la langue pendante comme un chien errant..., mais après, qu'est-ce qu'on fait ? Il s'est mis à rire. L'Italien, heureusement, était allé s'asseoir ailleurs. Il s'est levé de nouveau, a mis la tête à la fenêtre et eut l'envie d'aboyer comme un chien, heureux de n'avoir pas encore été trop loin dans ces phantasmes. Il ne lui fallait pas la science du calcul intégral pour se trouver ridicule.

Une prison mouvante! Voilà ce qu'il lui fallait. Il était rivé à ce train et ne songeait pas à une autre servitude. Durant tous ces voyages en train, en avion ou en bateau, il rêvait d'amour bleu, de rencontres romantiques, d'entente idéale, de visages rassérénés aux traits parfaits. Il était enchaîné, mais libre, dans un espace en mouvement.

Et ne devrait-il pas limiter son avenir à redécouvrir Naples, plutôt que le consacrer à aimer les gens autour de lui. Il était plus facile d'aimer une ville. Une ville dont les abords étaient d'autant plus attirants, qu'ils partageaient les merveilles d'un train en marche. Ah! si pour rencontrer un jeune homme, il suffisait de prendre le train! Le restant du voyage, il s'est contenté de ne plus

penser et d'être heureux de revenir à Naples comme s'il rentrait chez lui.

Il est arrivé tard, à son hôtel. Vers dix heures du soir. Il a pris une douche, avant d'aller souper dans le restaurant de la piazza Dante, où il eut de nouveau l'impression qu'aux yeux des garçons et des clients, il était incongru d'être seul, à Naples. On ne l'empêchait pas d'exister - on n'y pouvait rien, pour le moment -, mais on le considérait comme un élément discordant, sinon bizarre, dans un pays où l'individu - il se peut que vous ne le sachiez pas, monsieur - ne peut survivre seul. Vous savez à peine quelques mots d'italien, et on ne parle pas votre langue.

XI

Il s'était juré de n'entrer dans aucune église de Naples, mais le lendemain, un dimanche, et au contraire des touristes et surtout, des exigeants amateurs d'art baroque qui s'en font un point d'honneur, il en a visité plusieurs. Ce fut son excuse. Il voulait vivre comme les Napolitains, qui vont à la messe, le dimanche. Il devait donc aller à la messe. Une seule différence, et elle était de taille. Levé trop tard pour participer aux offices, il a visité ces monuments aux heures où ne s'y trouvaient que des étrangers. Dans la cathédrale, il a connu le calme et la fraîcheur que ces grands murs savent aller puiser dans les profondeurs de la terre et cela, jusqu'aux plus lointains des âges. Il a jeté un oeil sur la chapelle de saint Janvier et s'est promis d'y revenir, des années plus tard, participer à ce culte qu'il jugeait ridicule, mais on y voyait, disait-on, de beaux garçons et nombre de femmes en délire.

À peine, allait-il se diriger vers le chœur, qu'il vit, torse nu et en shorts, le plus divin des jeunes hommes. Il a su, sous le coup de quelque inspiration, qu'il était allemand.

Sa poitrine et ses épaules éclipsaient les beautés du *duomo*. L'Allemagne et ses blonds mystères avaient éclipsé la souplesse musclée de l'Italie. Leurs regards se croisèrent un moment. La splendeur germanique détourna les yeux, comme si elle était ennuyée d'un hommage trop évident, au point que le voyageur s'est demandé s'il n'avait pas fixé trop longtemps ce regard et ces paupières. Il a feint de vérifier s'il avait son argent ou son passeport, et s'est assis près d'une femme qui priait à genoux, un chapelet noir enroulé autour de ses mains jointes. Au même moment, le garçon s'agenouilla dans un des bancs d'église, devant eux. À peine s'était-il rendu compte qu'il était là, à demi nu, à quelques centimètres de ses yeux et de ses doigts, qu'un homme en veste noire et cravate s'avancait à pas pressés, l'oeil furieux, vers le jeune Allemand, et lui a dit en italien des phrases saccadées, en pointant son index vers la sortie. On mettait le dieu à la porte; on lui ordonnait de vider les lieux. Les muscles de son dos sous les omoplates ont à peine frémi; il s'est retourné à demi vers son admirateur médusé, et lui fit un geste d'impuissance. Sans un mot il s'est levé, ne prêtant aucune attention aux paroles de l'homme qui se montrait de plus en plus scandalisé, et il s'est dirigé, presque humblement, vers la sortie. La vieille femme

avait commencé à prier à haute voix et des groupes de touristes s'étaient arrêtés pour regarder l'esclandre, le scandale, le blasphème. Quelques-uns s'étaient mis à genoux.

Presque heureux qu'on ait chassé de sa vue cette proie impossible à atteindre, mon vicieux personnage s'est pris à songer à l'inconscience de ces jeunes touristes qui ne respectent pas les usages et n'ont aucune idée des bienséances. Il avait mis un pantalon, lui, et une chemise. Il savait, lui, ce qu'était une église et il avait lu les affiches qui exigeaient une mise décente dans la maison de Dieu.

Il a continué sa visite de l'air intelligent de celui qui en a trop vu et qui remarque, malgré tout, des particularités de l'art baroque qui, il l'avait bien lu, ne se retrouvaient nulle part ailleurs que dans cette église où l'on approche la grandeur, la dévotion et les malheurs de la sombre histoire de Naples.

À sa sortie du duomo, le gardien des lieux lui a demandé, s'il connaissait ce jeune au torse nu. Il n'était pas très sûr d'avoir bien compris, mais il joua le tout pour le tout.

- Non lo conosco, signore.

- No ?

Et il a compris que, selon le gardien, le jeune homme ne voulait pas s'éloigner de la place, parce qu'il lui aurait fait signe, dans l'église, de l'attendre...

- No!

Le garçon serait parti, il y avait quelques minutes; il aurait quitté la place. Ce fut tout. Le jeune allemand l'attendait, alors que lui, il se rassurait sur ses bonnes manières et vérifiait ses lectures sur l'art baroque. Il ne laissa pas, les jours et les nuits qui ont suivi, de revoir ces légers frémissements sur le dos musclé de l'envoyé des dieux dont il n'avait su entendre l'appel.

La patience de tout jeune garçon a des limites. Où fuir ?

DU MÊME AUTEUR

littérature grecque ancienne

- *Que serait-ce donc, que la civilisation grecque ?*, essai sur la Parole, la Nudité et le Masque dans la tradition grecque, texte numérique, www.gpouellette-manuscrits.com, 2018;

peinture québécoise

Reynald Piché, monographie, collection Arts d'aujourd'hui, Hurtubise HMH, 1982;

recueils de poèmes (éditions du Noroît, Montréal)

- *Tambours et morceaux de nuit*, 1995;
- *Dialogues de l'alphabet et de l'absence*, 1996;
- *Du train où va la mort*, 2001;
- *Le Neuvième Poème, suivi du journal de son écriture*, 2007;
- *De grands déluges sur nos têtes*, 2009;
- *Les Ormes de la nuit*, 2011;

en collaboration :

- *Octonarius* - gravures de Garen Bedrossian, avec des poèmes de Gabriel-Pierre Ouellette -, livre d'artiste, Montréal, 2002;

en traduction :

- *Soleil de sable - Sand Sun* (tiré du recueil de 1995), dans *Demilunes : Little Windows on Québec*, translated & introduced by David Solway, Frog Hollow Press, Victoria, 2005);

romans

- *Les Oriflammes noires*, roman, l'Hexagone, Montréal, 1999, 133p.;
- plusieurs autres, édités en textes numériques de 2016 à 2018, cf. plus bas;

plusieurs poèmes et nouvelles en revue, dont « *le Manuscrit forgé et traduit à Thira* », NRF, avril 1989;

scénario télédiffusé

- *Bonjour, notaire*, premier prix ex-aequo au Premier Concours des jeunes auteurs (1958) pour les textes dramatiques de 30 minutes, Radio-Canada, le 11 août 1958 (réalisateur: André Bousquet);

textes radiodiffusés

Poèmes et nouvelles, de 1971 à 1988 (émissions *Atelier des inédits*, *Alternances*, *En toutes lettres*, *Poésie*), et deux dramatiques :

- *Les Cloches et les bouteilles*, premier prix au Concours des oeuvres dramatiques radiophoniques de Radio-Canada, 1984, dans la catégorie 30 minutes, 15 janvier 1985 (réalisateur: Guy Lagacé);
- *Le Dîner Durham*, deuxième prix au Concours des oeuvres dramatiques radiophoniques de Radio-Canada, 1987, dans la catégorie 60 minutes, 19 octobre 1987 (réalisateur: Gérard Binet);
- textes numériques** (www.gpouellette-manuscripts.com et à la Bibliothèque nationale du Québec)
- les deux derniers textes ci-dessus, radiodiffusés, et le scénario télédiffusé;
- *Par quatre judas, nouvelles : les Persiennes - les Cinq fenêtres - À ciel ouvert - Pleine Page*, 2015, 185p.;
- *Débusquer la mort sous les mots : Jack Kerouac - Anne Hébert Eschyle*, essai, avec une digression sur la parole des comédiens, 2015, 223p.;
- *Simon Neige*, texte dramatique représenté en 1968 et 1969, (édité mais non publié en 1970, modifié en 1990 et 2015), publié en 2015, 98p; une autre édition, cette fois suivie de *Voyages - 1968*, a été publié en 2017, 224p.;
- *Il y a la mer*, roman, 2016, 295p.;
- *le Voyage du nord - III - Le Moyne d'Iberville et son Iroquois chez le fils de Colbert, château de Sceaux, 1688*, roman, 2016, 225p.;
- *le Voyage du nord - I - les croix et l'écorce, 1686*, roman, mars 2017, 235p.;
- *le Voyage du nord - II - de Poitiers à Orléans, 1688*, roman, mars 2017, 260p.;
- *Monsieur d'Iberville et son Sauvage*, dialogue dramatique, 2017, 30p.;
- les *Défaites : 1759-1760, 1837-1838*, octobre 1970, texte dramatique représenté en 1978, édition de 2017, 274p.;
- *Dix heures à Manhattan - 2005*, 2017, nouvelle, 102p.;
- *la Poésie, l'enfant trouvé et la République (Platon)*, nouvelle irrationnelle, 2018, 15p.;
- *l'Avocat fantôme*, nouvelle « juridique », 2018, 29p.;
- *Que serait-ce donc, que la civilisation grecque ?*, essai sur la Parole, la Nudité et le Masque dans la tradition grecque, janvier 2018, 312p.;
- *Répétition générale - 1760*, roman, novembre 2018, 173p.;
- *Poèmes du bâtard*, poésie, novembre 2018, 94p.;

- *Les Couteaux de la parole*, roman, janvier 2019, 98p.;
- *Les Dormants de la voie ferrée*, roman, mars 2019, 164p.;
- *Les Seuls Mots peints - fragments sur René Char*, essai, août 2019, 58p.;
- *Bibliothèques et archives*, textes, catalogues et répertoires, avec photos, 2019, version publique, 54p.;